HAL open science

Bibracte

Danièle Bertin, Jean-Paul Guillaumet

▶ **To cite this version:**

Danièle Bertin, Jean-Paul Guillaumet. Bibracte. Éd. Ouest-France/Caisse Nationale des Monuments Historiques et des Sites, pp.32, 1991. hal-03364515

HAL Id: hal-03364515

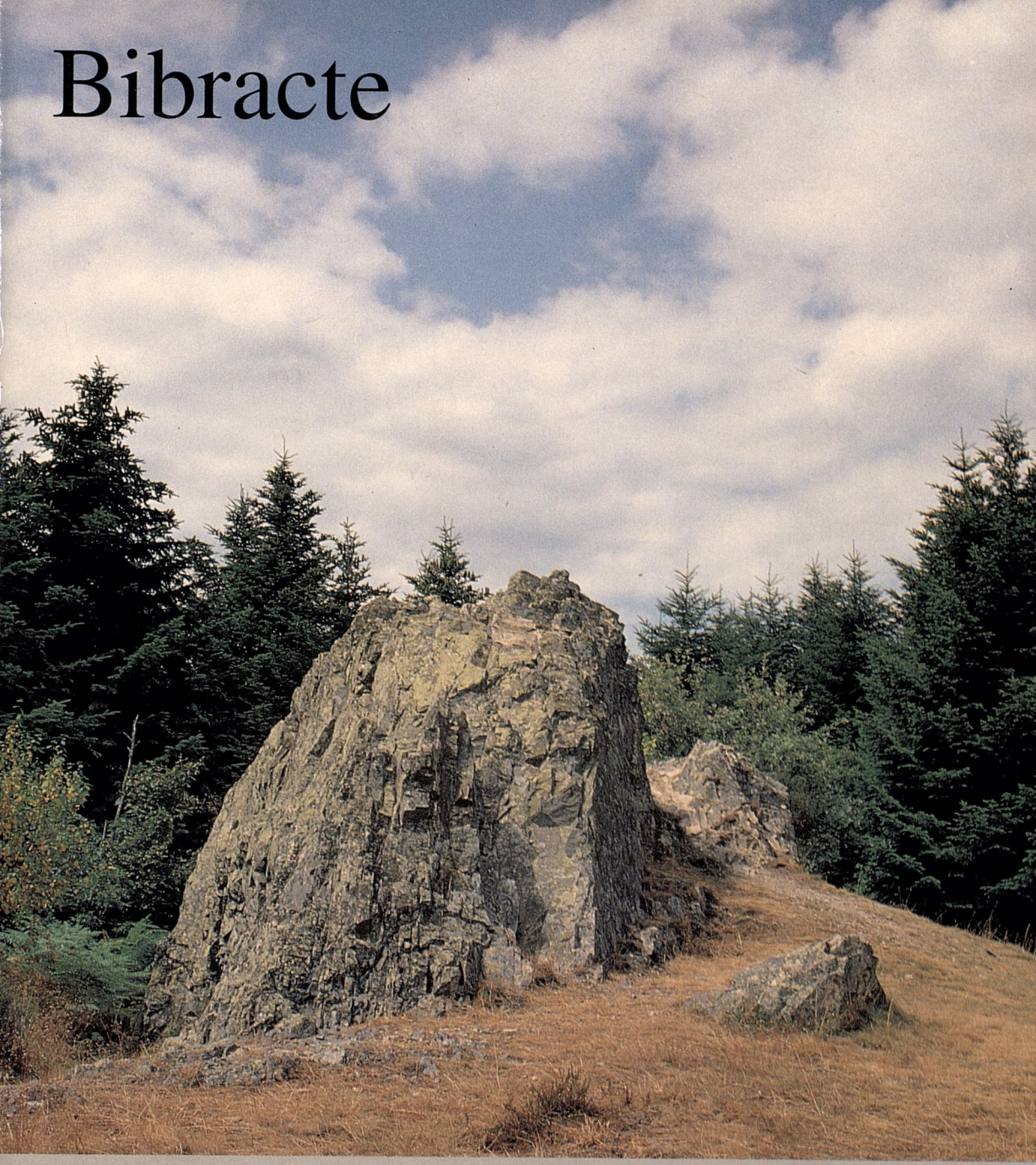
https://hal.science/hal-03364515v1

Submitted on 11 Jul 2022

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Bibracte



Danièle Bertin
Jean-Paul Guillaumet

ÉDITIONS OUEST-FRANCE
CAISSE NATIONALE
DES MONUMENTS HISTORIQUES
ET DES SITES
MINISTERE DE LA CULTURE

Danièle Bertin
Jean-Paul Guillaumet

Bibracte

EDITIONS OUEST-FRANCE
CAISSE NATIONALE DES MONUMENTS HISTORIQUES ET DES SITES

SVEAR
BALTES
FINNO
SLAVES
GERMAINS
SARMATES
DACES
THRACES
GALATES
IBERES
BRETONS
ATREBATES
AMBIENS
NERVIENS
TREVIRES
LEUQUES
CARNUTES
SEQUANES
VINDELICES
BOIENS
PICTONS
ARVERNES
SANTONS
HELVETES
VOLQUES
TECTOSAGES
SALYENS
SCORDISQUES

Bibracte est le nom utilisé par César dans la *Guerre des Gaules* pour parler de la ville gauloise sur le mont Beuvray. C'est donc vers les années 50 avant J.-C. qu'elle entre dans l'histoire au sens strict, avec la première mention écrite de son nom qui nous soit parvenue.

Bien avant les Gaulois, d'autres populations ont laissé des témoins discrets mais indéniables de leur présence sur le site ; quelques objets de l'époque néolithique, de l'âge du bronze et du premier âge du fer ; peut-être aussi quelques structures, des murs par exemple, dont on ne fait encore que soupçonner l'origine pré-celtique.

Un peu de chronologie :

Fin du Néolithique vers 1800 avant J.-C.

Age du bronze 1800 à 750 avant J.-C.

Civilisation celtique :

Premier âge du fer (époque de Hallstatt, civilisation hallstattienne), 750 à 450 avant J.-C.

Deuxième âge du fer (époque de la Tène, civilisation laténienne), 450 à 10 avant J.-C.

Le mont Beuvray offre un certain nombre d'avantages naturels. Nettement détaché des autres monts du Haut-Morvan, il est aisé d'y installer une fortification ; les vallées qui l'entourent permettent de gagner facilement les vallées de la Loire, de la Seine et de la Saône puis du Rhône, sans parler de l'Yonne qui prend source sur le Prénelay juste à côté.

Dans un rayon d'une quinzaine de kilomètres, se trouvent des gisements de fer, de plomb argentifère, d'or, d'argile, de kaolin, de marbre, pour ne citer que les plus évocateurs. Le sommet et les pentes sont largement pourvus en sources et ruisseaux ; enfin, le climat, certes pluvieux en automne et en hiver y est rude, mais sans excès, car tempéré par les vents d'ouest.

Les Celtes

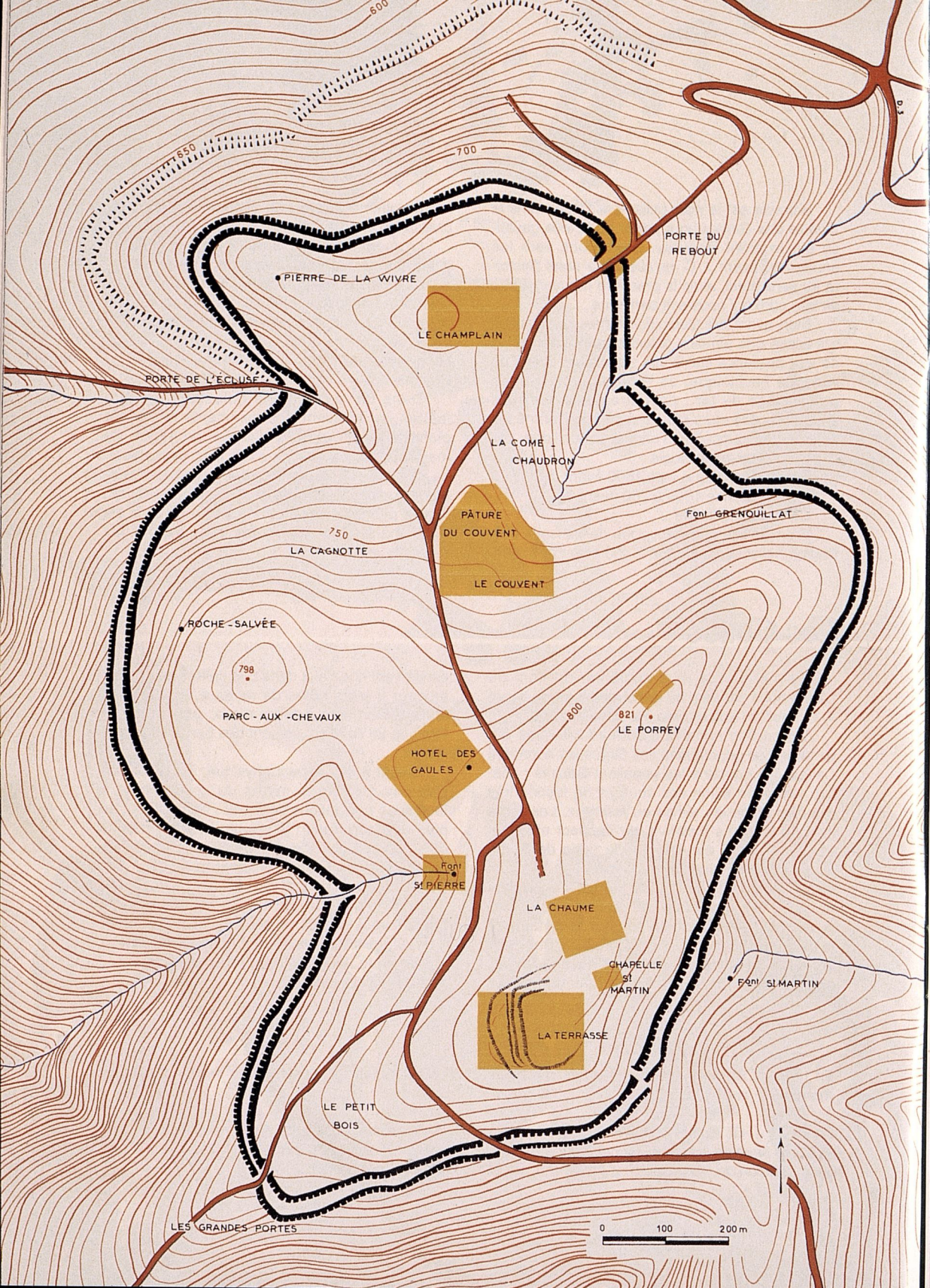
La mention la plus ancienne du nom de Celtes nous parvient du début du Ve siècle avant J.-C. chez un auteur grec, Hécatée de Milet.

Un certain nombre d'auteurs antiques ont parlé de ces populations, les Grecs les nomment Celtes, les Romains les appellent Gaulois ; chacun témoigne selon ses sources de façons très diverses selon les temps ou les lieux. Les récits les plus anciens insistent sur l'aspect effrayant des Gaulois ; il est vrai que la prise de Rome avec l'épisode des oies du Capitole en -385 ont frappé les esprits, la grande terreur sur Delphes en -279. On les dit grands, blonds, pâles, hurlants, terribles, ils ignorent la peur et certains se mettent nus pour se ruer au combat. Ils tranchent les têtes de leurs ennemis, les suspendent au cou de leurs chevaux, les embaument et les conservent chez eux dans des coffres afin de les montrer à leurs hôtes de marque. Ils sacrifient leurs prisonniers à leurs dieux, bref, pour un Grec ou un Romain, ce sont des barbares redoutables.

Quant à leur aspect physique, il ne faut surtout pas étendre le mythe du grand blond à toutes les populations celtiques ; on peut tout au plus dire que dans l'ensemble ils étaient sans doute un peu plus clairs et peut-être un peu plus grands que les Méditerranéens, et qu'il n'y a là rien d'exceptionnel ; ce qui ne veut pas dire non plus que le grand « barbare » à la peau claire et aux cheveux blonds ou roux ne soit pas représentatif de certaines tribus, mais certainement pas de toute une population répartie sur une telle surface pendant tant de temps.

En haut : *L'Europe celtique avec les principaux oppida au milieu du 1er siècle (en vert). Le monde romain (en jaune).*

En bas : J.-*G. Bulliot (deuxième à droite) en compagnie de ses collègues de la société Eduenne (Société savante très active à cette époque, dont il fut président de 1861 à 1902 ; véritable âge d'or qui vit la création du musée Rolin d'Autun et la constitution de ses collections).*


600
650
700
750
800
PORTE DU REBOUT
PIERRE DE LA WIVRE
LE CHAMPLAIN
PORTE DE L'ÉCLUSE
LA COME - CHAUDRON
Font GRENOUILLAT
PÂTURE DU COUVENT
LE COUVENT
LA CAGNOTTE
ROCHE - SALVÉE
798
PARC - AUX - CHEVAUX
821
LE PORREY
HOTEL DES GAULES
Font St PIERRE
LA CHAUME
CHAPELLE St MARTIN
Font St MARTIN
LA TERRASSE
LE PETIT BOIS
LES GRANDES PORTES
0
100
200 m

Les Gaulois au 1er siècle avant J.-C.

« L'ensemble de la Gaule est divisé en trois parties : l'une est habitée par les Belges, l'autre par les Aquitains, la troisième par le peuple qui dans sa langue se nomme Celte, et dans la nôtre, Gaulois » (César).

C'est pourquoi le terme « gaulois » est plus restrictif que le terme « celte », à la fois dans le temps et dans l'espace ; étant donné les mouvements de populations et de frontières qui ont précédé cette description, on ne peut réellement parler de Gaule au sens strict que pour désigner la Gaule contemporaine de César. Malgré tout, aussi bien à l'époque antique qu'aujourd'hui, les deux termes présentent une certaine ambiguïté.

Notons que César omet la Narbonnaise, devenue *provincia romana* en 125.

Ces grandes régions sont divisées en nations ou « cités », occupant de vastes territoires ; indépendantes, alliées ou adversaires les unes des autres. Elles sont gouvernées par des rois ou par une assemblée de nobles, leur richesse est celle de leurs *oppida* et de leur agriculture.

Même si tous ces peuples, malgré leurs particularités, sont liés par une civilisation d'une profonde unité, la Gaule n'est pas une entité politique, pas davantage une patrie ; il faut se méfier des amalgames nationalistes (Gaulois-Français, Germains-Allemands) contemporains des dernières guerres dont l'écho traîne encore dans des manuels scolaires datant de quelques décennies.

C'est d'ailleurs la principale raison pour laquelle les différentes coalitions n'arriveront jamais à une union durable pendant la guerre des Gaules.

Néanmoins, il existe un sentiment d'appartenance à une même origine et à une même culture, une certaine idée de la Gaule, puisqu'en 58 av. J.-C., juste avant la conquête, César rapporte que des chefs gaulois ont l'intention de « fixer un jour pour une assemblée générale de la Gaule ». On ne sait si c'était là une habitude ou bien un fait exceptionnel suscité par la menace des Germains.

L'ordre social

« Partout en Gaule, il y a deux classes d'hommes qui comptent et sont considérés. Quant aux gens du peuple, ils ne sont guère traités autrement que des esclaves... » Toutefois, les travaux récents en archéologie supposent que les artisans et commerçants ne sont pas tous aussi mal lotis.

« L'une des classes est celle des druides, l'autre celle des chevaliers. Les premiers s'occupent des choses de la religion, ils président aux sacrifices publics et privés, règlent les pratiques religieuses ; les jeunes gens viennent en foule s'instruire auprès d'eux, et on les honore grandement, ils tranchent presque tous les conflits entre état ou entre particuliers, si un particulier ou un peuple ne s'est pas conformé à leur décision, ils lui interdisent les sacrifices. C'est chez les Gaulois la peine la plus grave, ils estiment que la religion ne permet pas de confier à l'écriture la matière de leur enseignement, alors que, pour tout le reste en général, ils se servent de l'alphabet grec, le point essentiel de leur enseignement, c'est que les âmes ne périssent pas, mais qu'après la mort, elles passent d'un corps à un autre, en outre, ils se livrent à de nombreuses spéculations sur les astres et leurs mouvements et ils transmettent ces doctrines à la jeunesse.

« L'autre classe est celle des chevaliers. Ceux-ci, quand il le faut prennent tous part à la guerre, et chacun, selon sa naissance et sa fortune, a autour de soi un plus ou moins grand nombre de clients. Ils ne connaissent pas d'autre signe du crédit et de la puissance » (César).

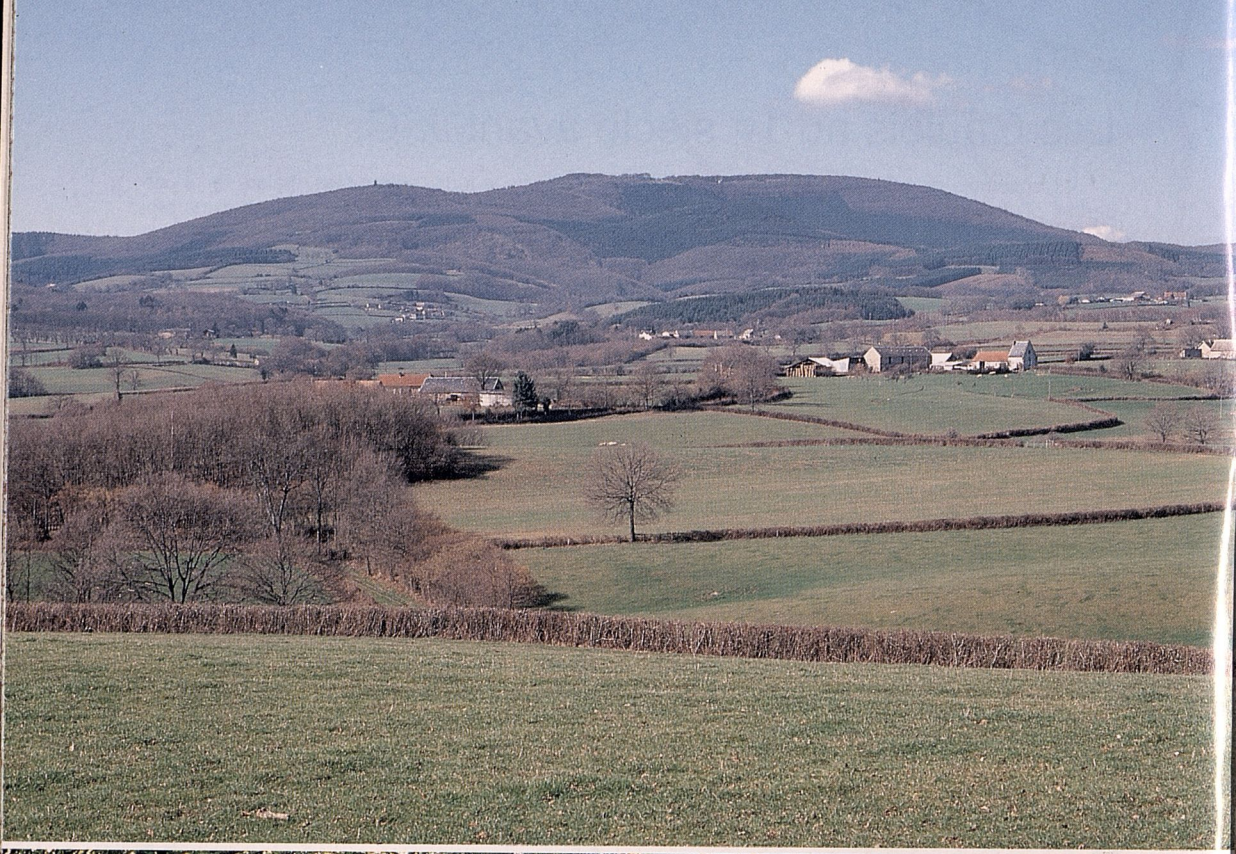
Les *oppida*

A partir du IIe siècle avant J.-C., l'Europe celtique voit éclore ce que les archéologues appellent la civilisation des *Oppida*.

Un *oppidum*, c'est une ville fortifiée, mais surtout, ce n'est pas que cela. C'est un centre économique, une ville de marché, un lieu de pro-

---

Plan du Beuvray.



duction d'objets très divers où habitent à demeure de nombreux artisans et commerçants. Un réseau d'*oppida* couvre le territoire de chaque cité — la plupart du temps on en trouve tous les 30 km environ. Ils se situent sur les grands axes de circulation et à proximité immédiate des matières premières fondamentales, particulièrement des gisements miniers. Les plus grands sont aussi des centres religieux et politiques et assurent l'administration de la cité.

On les a longtemps considéré comme des cités refuges avant de découvrir l'originalité de ce phénomène ; bien entendu, en cas de besoin, cet usage n'est pas exclu, mais il est secondaire.

Ces oppida entrent dans une formidable phase d'expansion, de nouveaux remparts enserrent les faubourgs, puis souvent d'autres encore plus loin, à tel point qu'on peut se demander, en voyant ces immenses murailles qui nous semblent indéfendables, si le plus important n'est pas alors de montrer sa puissance.

Les objets produits sont fabriqués en grand nombre et largement diffusé. On ne voit plus de luxueuses pièces uniques comme dans les temps précédents, mais beaucoup de jolies petites choses de moins grande valeur.

La monnaie suit la même évolution, les pièces en argent se multiplient au détriment de la monnaie d'or, et les pièces de bronze (les potins) se généralisent.

A ces transformations profondes correspond sans doute l'émergence d'une classe sociale que l'on pourrait qualifier de « moyenne » et qui semble s'imposer à côté de l'aristocratie foncière traditionnelle.

Après la conquête, les oppida retrouveront leur rôle commercial de premier plan et continueront à prospérer jusqu'à l'époque d'Auguste.

Les Eduens

Les Eduens sont à cette époque, un des plus puissants peuples de la Gaule ; alliés des Romains depuis le IIe siècle avant J.-C., appelés « frères consanguins » par le Sénat, ils ont le « premier rang » parmi les peuples de la Gaule et leur richesse en fait des partenaires économiques de premier ordre d'autant plus que leur monnaie est alignée sur le denier d'argent romain.

Leur système politique est proche de celui des Romains : ils sont gouvernés par un sénat de nobles qui élisent un magistrat suprême tous les ans, le Vergobret. Comme d'autres peuples gaulois, ils ont la monarchie en horreur ; on a vu les Avernes, les Helvètes, condamner à mort l'un des leurs sur le seul soupçon qu'il aspirait à la royauté.

Le territoire des Eduens est à peu près l'équivalent de la Bourgogne du Sud et du Nivernais ; leurs alliances avec d'autres peuples puissants leurs donnent la maîtrise des circuits commerciaux de la Méditerranée à la Manche et de l'Europe centrale à l'Atlantique.

Bibracte est « de loin le plus grand et le plus riche oppidum des Eduens » mais on peut citer aussi : Cabillonum (Chalon), Matisco (Mâcon), Decetia (Decize) et sans aucun doute des villes dont le nom actuel est hérité directement de toponymes celtiques comme Dun, Verdun ou Uxeau.

Les Eduens dans la guerre des Gaules

Les Eduens, involontairement, vont fournir à César le prétexte pour déclencher la conquête de la Gaule. Effectivement, les Helvètes (en Suisse actuelle), sous la poussée de plus en plus forte des peuples germaniques, décident d'émigrer totalement, de traverser la Gaule et de s'installer chez les Santons (la région de Saintes) avec lesquels ils ont conclu un accord »... ils mettent le feu à leurs villes — il y en avait une douzaine —, à leurs villages —

En haut : *Le Mont-Beuvray.*

En bas : *Le rempart et le replat du fossé.*

environ quatre cents — et aux maisons isolées ; tout le blé qu'ils ne pouvaient pas emporter, ils le brûlent, ainsi, en s'interdisant l'espoir du retour, ils seraient mieux préparés à braver tous les dangers qui les attendaient ; chacun devait emporter de la farine pour trois mois... » (César).

César refuse de les laisser traverser la Provincia au niveau de Genève ; ils doivent alors emprunter une voie un peu plus au nord qui les force à traverser le territoire des Séquanes puis celui des Eduens. Les Séquanes donnent leur accord, les Eduens (militairement affaiblis par des luttes avec les Séquanes précisément) envoient une ambassade à César pour lui demander de les aider à repousser les Helvètes. L'occasion est trop belle pour le conquérant, il entre ne Gaule avec six légions et taille en pièces les Helvètes à quelques kilomètres de Bibracte.

Les survivants sont renvoyés chez eux afin de ne pas laisser de territoire vide devant les Germains d'Arioviste, à proximité des limites nord de la Provincia.

On apprend alors par César qu'il y a chez les Eduens, un parti favorable à l'alliance avec Rome, et un parti opposé favorable aux Helvètes et ouvert à d'autres alliances non romaines.

Mais César est en Gaule, et il y reste ; des députés de presque toute la Gaule ne viennent-ils pas le supplier de repousser les armées d'Arioviste qui terrorise et met à tribut les peuples voisins et qui bientôt occupera toute la Gaule si on ne l'arrête, et sera un au grand danger de la Provincia ? C'est César qui le dit ; il doit convaincre le Sénat romain que tout ce qu'il fait en Gaule est pour le bien et la gloire de Rome et de ses alliés.

Arioviste est vaincu et les Germains repoussés pour longtemps au-delà du Rhin ; César rentre en Italie, mais ses légions prennent leurs quartiers d'hiver chez les Sequanes.

Peu après, une coalition va se former chez les Belges, qui voient d'un mauvais œil la présence en Gaule des légions romaines et qui craignent pour leur liberté. Au printemps suivant, en — 57, César se voit donc dans l'obligation de pacifier la Belgique ; la conquête de la Gaule commence.

Nous avons vu que les Eduens étaient divisés en deux partis : ceux qui étaient favorables à l'alliance avec Rome, quitte à y perdre une partie de leur souveraineté, ceux qui ne l'étaient pas, conscients peut-être du danger que représentait un tel allié. Ceux-là, César tente de les faire passer pour de dangereux arrivistes avides de pouvoir personnel et de richesses ; ce n'est peut-être pas entièrement faux, mais ce n'est certainement pas toute la vérité.

Ainsi, pendant toute la guerre, la position des Eduens sera extrêmement inconfortable. En tant qu'alliés, ils doivent fournir des vivres, et des guerriers ; César ne cesse de fustiger la lenteur du ravitaillement et de dénoncer leurs atermoiements. En fait, on a l'impression qu'ils participent aux actions parce qu'ils ne peuvent faire autrement. Il est possible aussi que de — 57 à — 52, les positions politiques évoluent et que la majorité des Eduens attendent l'occasion de changer de camp dès que les circonstances le permettront. Très peu de temps après l'élection mouvementée d'un nouveau vergobret, lors du siège de Gergovie, une partie de la noblesse éduenne rejoint les armées de Vercingétorix ; juste après la défaite romaine, le reste des Eduens se précipite à Bibracte après avoir incendié les réserves de blé de César, libéré les otages gaulois et détruit les ponts sur la Loire après leur passage. Depuis Bibracte, les Eduens organisent le soulèvement de toute la Gaule, ralliant par leur exemple et leur influence, les dernières cités indécises. « Une assemblée générale de toute la Gaule est convoquée à Bibracte » (César) et Vercingétorix est proclamé à l'unanimité chef suprême des armées gauloises.

Lors du siège d'Alésia, c'est également à Bibracte, ou plutôt autour, que sont rassemblées les forces venues de toute la Gaule.

La suite est bien connue.

Après la chute d'Alésia, César s'installe à Bibracte pour y prendre ses quartiers d'hiver ; il y rédige probablement une grande partie des « Commentaires ».

C'en est fini de l'indépendance de la Gaule, mais il ne faut pas pour autant imaginer qu'elle va devenir romaine, comme par magie, du seul fait de la conquête.

Depuis plusieurs générations, une sorte de romanisation matérielle s'installait tout doucement, favorisée par les échanges commerciaux et le contact des cultures. Les Eduens en étaient un

---

En haut : *Vase en bronze gaulois provenant de la Saône.*

En bas : *Boutons émaillés en bronze et coque d'émail ; époque gauloise.*

des exemples les plus flagrants ; il semble que la conquête ne fasse qu'accélérer ce processus.

En quelques décennies, la civilisation gallo-romaine se prépare et le règne d'Auguste la voit constituée une dizaine d'années avant notre ère. Sur le plan des idées, Auguste porte aux derniers sursauts celtiques un coup radical en interdisant l'enseignement des druides et en imposant le culte impérial ; sur le plan pratique, la création de villes nouvelles souvent prestigieuses signe la fin des oppida et les débuts de la nouvelle civilisation. Ainsi Augustodunum (Autun) accueille-t-elle les Eduens de Bibracte.

Après

Rien, jusqu'à présent dans les trouvailles archéologiques, ne permet de supposer un départ précipité des habitants de Bibracte. Les déménagements ont dû se faire progressivement, les nobles les plus riches partant sans doute les premiers, attirés par cette belle ville toute neuve, par ces maisons confortables et modernes et par l'intérêt d'un nouveau réseau routier.

Il est impossible de dire maintenant quelle proportion de maisons est restée habitée, ni pendant combien de temps. On sait seulement qu'un petit village médiéval entoure la chapelle Saint-Martin et survit jusqu'au XVIe siècle, que quelques boutiques de marchands figurent encore tout près de la chapelle sur un plan de 1627 ; qu'il s'installe un couvent de Cordeliers au milieu du site et un moulin au ras du rempart sur le ruisseau de l'Ecluse.

Pourtant, il subsiste un phénomène significatif : les foires.

Au XVIe siècle, on les dit déjà de haute antiquité. Elles se tiennent sur la Chaume, le premier mercredi de mai et durent trois jours.

Au Moyen Age les seigneurs du pays y reçoivent l'hommage de leurs vassaux et organisent des tournois et y rendent la justice.

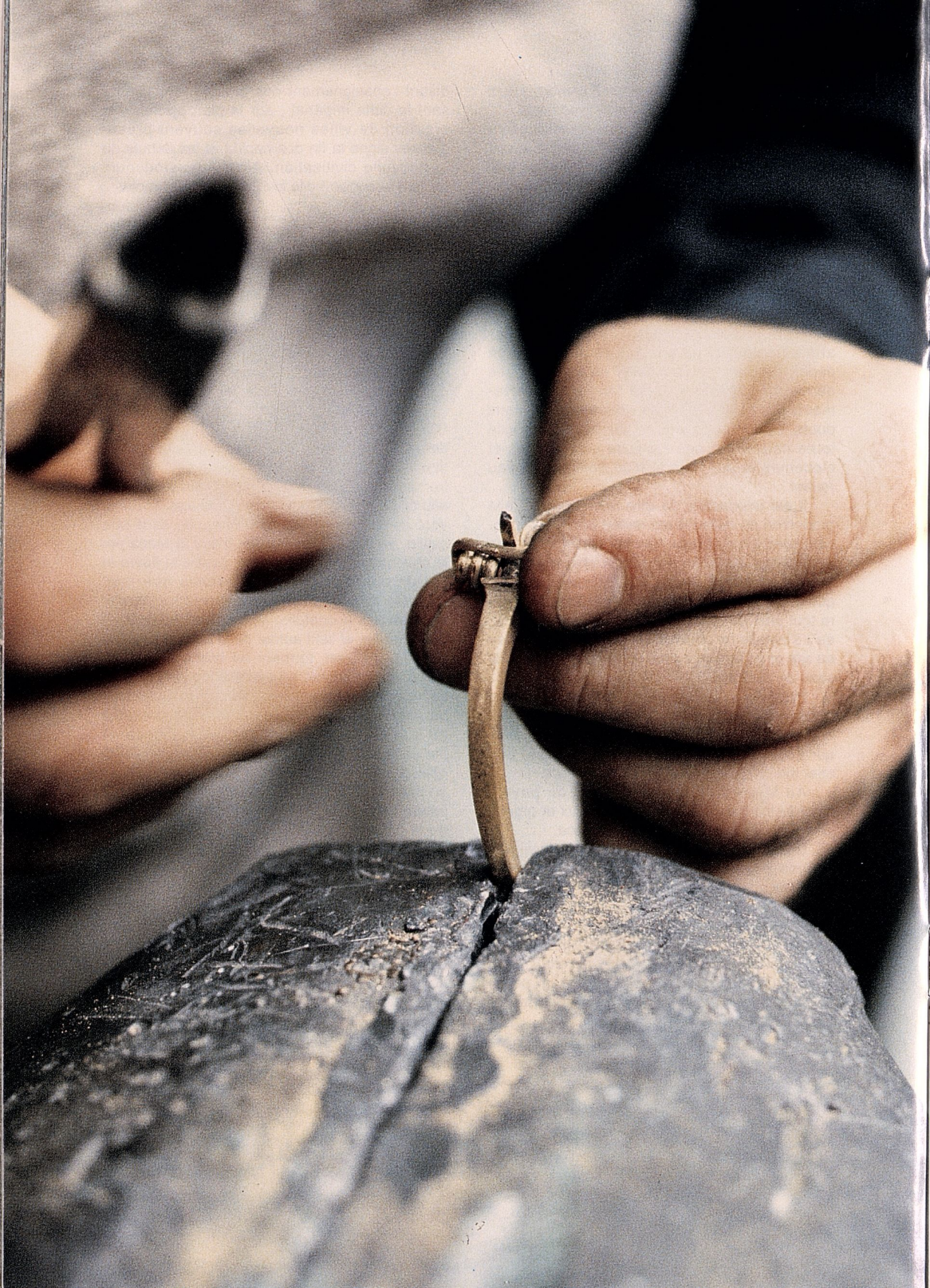
Ces foires attirent encore au XIXe siècle une énorme population ; toutes sortes de commerçants et artisans sont là, sans parler des paysans et de leur bétail. Jusqu'à une période récente la foire du Beuvray est la plus importante des foires aux bestiaux de la région, celle d'Autun n'étant alors que la foire de retour. Il y a là quelque chose de stupéfiant quand on pense qu'il n'y a rien alors sur le Beuvray, hormis la chapelle et la croix.

« Le premier mercredi de mai un certain nombre de villageois et villageoises, à jeun, gravissent la montagne à la pointe du jour. Ils se rendent successivement aux deux fontaines principales, celle de Saint-Pierre, et surtout celle de Saint-Martin, s'y agenouillent, prient, et boivent de l'eau. C'est alors qu'ils déposent leurs vœux... (ils) consistent en pièces de monnaie... œufs et fromages. Les nourrices se lavent le sein dans la source pour obtenir un bon nourrissage. D'autres vont au Rocher du Pas-de-l'Ane... là, dans une cavité, ils puisent les gouttes d'eau laissées par la pluie, comme un spécifique contre la fièvre et autres maux, ne comptant sur la guérison qu'après avoir déposé à leur tour une offrande. Ces devoirs accomplis, ils montent à l'oratoire Saint-Martin, et lient autour de la croix une lisière d'étoffe, ou bien, formant un faisceau de cinq branches magiques, un bouquet de cinq plantes charmées, cueillies, avant l'aurore, ils l'attachent au pied de la croix. L'efficacité n'est complète qu'à la dernière offrande, la plus puissante paraît-il contre les maléfices. Les villageois, à cet effet, s'avancent à reculons vers la croix tenant en main un bâton ou baguette de coudrier, ils le jettent derrière l'épaule gauche dans la direction de la croix, sans se retourner, et se préservent ainsi de l'influence du mauvais œil. Les vœux, du reste, s'appliquent à tout, aux infirmités du corps et de l'esprit, à la prospérité des bœufs et des porcs, à l'abondance des récoltes, à la levée des charmes » (Bulliot).

Depuis une soixantaine d'années, la fête a remplacé la foire et se tient le premier dimanche de juillet, ce qui est nettement plus agréable ; on y vient toujours en foule par tradition et ce n'est pas la chose la moins étonnante du Beuvray.

En haut : *Vase en terre cuite ; époque gauloise.*

En bas à gauche : *Figurine d'oiseau en bronze ; époque gauloise.*
A droite : *Partie supérieure d'un couteau à manche zoomorphe (bronze et fer).*



Bulliot et Déchelette. Les fouilles anciennes

Il semble que la tradition ait toujours considérée Bibracte comme située sur le Mont-Beuvray. Malheureusement, les historiens d'Autun se sont presque tous attachés pendant quelques siècles à revendiquer pour leur ville une gloire supplémentaire, tant et si bien qu'au début du XIXe siècle il était pratiquement évident pour tout le monde qu'Autun était l'antique Bibracte. Pourtant, les paysans racontaient des choses, et quelques trouvailles auraient dû alerter des esprits curieux. C'est à Jacques Gabriel Bulliot que revient l'honneur de cette curiosité scientifique, mais il lui faudra des années de lutte pour réussir à faire admettre ses idées.

J.-G. Bulliot est né en 1817 à Autun ; féru d'histoire et d'archéologie, il déploie une activité inlassable à identifier et étudier les moindres vestiges de toutes les époques ; c'est un véritable humaniste qui s'intéresse aussi bien à l'histoire ancienne qu'aux œuvres d'art ou aux traditions populaires.

Il publie plusieurs ouvrages importants dont on peut aujourd'hui apprécier les qualités de sérieux et de pertinence même si nos conclusions diffèrent.

Bulliot réussit à rencontrer Napoléon III qui se passionne pour les campagnes de Jules César et vient de décider la fouille d'Alésia ; celui-ci va subventionner ses recherches et en 1867 commence la première campagne de fouilles sur le Mont-Beuvray.

Les ouvriers sont recrutés dans les villages voisins et Bulliot, secondé par son indispensable homme à tout faire, Pauchard, est tous les jours sur le chantier. Il fait construire une petite maison qu'il appelle avec humour « l'hôtel des Gaules » et tous deux y résident le temps des fouilles, l'été. Pendant l'hiver, Bulliot dessine lui-même, avec ses amis; le matériel archéologique, groupant par planches les objets trouvés dans le même ensemble.

A l'époque, les fouilles consistent surtout à dégager des murs à la pelle et à la pioche ; on s'arrête quand on rencontre un sol en béton ou en terre cuite ; sauf cas particuliers, on ne descend pas plus bas et on ne vide pas la surface de chaque pièce ; les déblais sont rejetés sur les bords des tranchées, on trie le matériel en choisissant ce qui semble le plus intéressant ou le plus esthétique.

Des plans très précis sont faits des structures mises au jour.

Les fouilles attirent énormément de visiteurs, du simple curieux à l'historien chevronné ; Bulliot surnommé « l'Antiquaire » tient table ouverte pour ses amis, et les fouilles semblent se poursuivre d'année en année, dans l'allégresse et la bonne humeur générales : « parfois une découverte cause une diversion émouvante et vient mettre, en quelque sorte, les chercheurs en contact direct avec les derniers habitants de Bibracte : c'était une cheminée semi-circulaire, dans un état de conservation parfaite, encore remplie de charbon de bois, restes du dernier feu qu'un Gaulois avait allumé, il y a deux mille ans, à l'heure de la dispersion et du départ. A tous la pensée vint de renouer la chaîne des temps ; de rallumer le feu éteint, de se regrouper autour de ce foyer du dernier habitant de Bibracte. L'ombre de la nuit venue, le projet fut mis à exécution. Tous se placèrent autour de l'antique cheminée et, à l'aide de quelques poignées de bois sec, le charbon, resté noir et froid, depuis que le Gaulois l'avait laissé s'éteindre, s'embrase de nouveau et ses lueurs, qui avaient éclairé son visage, illuminèrent de nouveau les traits des assistants impressionnés et émus de se sentir mis en rapport avec un passé si lointain. Tous avaient le sentiment du temps écoulé, des grands événements accomplis entre le moment même où ce feu s'était éteint et celui où il avait été rallumé. Entre ces deux faits, si simples, opérés au même lieu, à l'aide des mêmes éléments, quelles visions passaient sous leurs yeux, aux lueurs de ce foyer évocateur ? La Gaule conquise et romanisée ; le christianisme répandant son ciment entre les hommes de toutes les races et donnant à tous les mêmes lois, les mêmes droits, les mêmes espérances ; l'invasion barbare morcelant le territoire sans détruire l'unité morale ; la monarchie capétienne, patiente et habile, travaillant à réunir les membres séparés pour en former un corps solide et vaillant ; les croisades et l'islamisme repoussé des rivages chrétiens ? Nous étions tous impressionnés par ce fait qu'un foyer éteint avant la naissance du Christ, fût ral-

---

Travail de reconstitution expérimentale d'une fibule d'époque gauloise.

lumé. » (Hammerton, poète et peintre anglais ami de Bulliot).

« Le café y est excellent et la compagnie encore meilleure (...) le calembour désopilant ajoutait un grand charme à la conversation, l'esprit gaulois est ici chez lui et s'allie avec le sérieux celtique chez le patron de l'établissement ! » (livre d'or de Bulliot).

Après plusieurs années, Bulliot associe son neveu Joseph Déchelette à ses travaux. Né en 1862 à Roanne dans une famille d'industriels, Déchelette, après avoir étudié l'archéologie, participe régulièrement aux travaux de son oncle puis en 1897, en prend la succession. Il fouille aussi d'autres sites, de périodes différentes, voyage dans toute l'Europe pour faire des comparaisons (en ayant pris soin d'apprendre l'anglais, l'Espagnol, le Portugais, l'Italien et le Tchèque !) et s'attelle à un formidable ouvrage qui est encore une référence fondamentale : le « Manuel d'archéologie préhistorique, celtique et gallo-romaine ».

Déchelette meurt au front en 1914, après s'être porté volontaire ; c'est Albert Grenier qui publiera la période gallo-romaine du manuel resté inachevé.

J.-G. Bulliot et J. Déchelette ont fait des campagnes de fouilles pendant quarante ans sur le Beuvray. Il ne faut pas croire pour autant que tout est dit ou que tout a été trouvé, loin de là.

D'abord parce que leurs fouilles étaient partielles, limitées aux niveaux supérieurs, limitées aux murs ; on ne sait rien de l'organisation des îlots, des quartiers, des rues par rapport aux maisons (sans parler des différentes périodes). Ensuite parce que dans beaucoup de cas les couches stratigraphiques ont été bouleversées ou détruites par les techniques de fouilles employées.

Enfin parce que Bulliot et Déchelette n'ont fouillé que sur des chaumes ou des pâtures pas trop pentues ; toutes les fortes pentes ou les parties boisées de leur temps, n'ont pas été touchées.

Les fouilles actuelles

Lorsqu'il y a environ dix ans, la Région Bourgogne et l'Etat représenté par le Ministère de la Culture décidaient d'acquérir l'ensemble du site de Bibracte, ils demandaient au Parc naturel régional du Morvan de prendre en charge cette opération. Après de nombreuses tractations, en 1981-1982, 150 hectares environ devenaient propriétés de ce dernier. Le classement au titre des monuments historiques de l'ensemble du site contenu dans le rempart était quant à lui, réalisé en 1984.

C'est sous l'impulsion du Ministère de la Culture et de la Communication (Direction du Patrimoine, Sous-Direction de l'Archéologie) dans le cadre de sa politique d'implantation de fouilles de niveau international sur les sites majeurs de notre histoire que les travaux ont repris en 1984. Dès le début, l'opération a bénéficié du soutien de nombreuses personnalités scientifiques et politiques, bourguignonnes, nationales et internationales. Le 17 septembre 1985, lors de la visite officielle du président de la République, François Mitterrand, Bibracte a reçu la dénomination de site national.

En 1987, le site a obtenu le label européen de l'environnement. En 1989, le projet est inscrit dans le cadre des Grands Projets Culturels de Province pour réaliser en 1993 un centre archéologique européen.

Qui intervient au Beuvray ?

Le Ministère de la Culture et de la Communication a créé le 7 janvier 1985 auprès du Conseil supérieur de la Recherche archéologique, un conseil scientifique du Beuvray, qui a pour mission de donner un avis sur l'orientation et le déroulement des opérations de prospection

---

Ci-contre : *Travail de reconstitution expérimentale d'une meule à grain.*

En pages suivantes : *Vue des fouilles en 1990 à la pâture du Couvent.*

et de fouille ainsi que sur les problèmes de restauration et d'étude du mobilier, de mise en valeur et de présentation au public des vestiges archéologiques du Mont-Beuvray.

Il regroupe des personnalités compétentes sur les sujets étudiés dans le programme. Cette instance se réunit une fois par an sur place pendant plusieurs jours. Elle écoute les comptes rendus d'activité des chercheurs, les propositions de travaux pour les années futures, visite les fouilles et donne son avis sur l'ensemble de l'opération.

Le conseil propose aussi annuellement au ministre de la Culture et de la Communication, un coordonnateur responsable de l'ensemble de l'opération (1984-1985 : C. Peyre, sous-directeur du laboratoire d'archéologie à l'E.N.S. de Paris, directeur de l'UPR 314 du CNRS, 1986-1990 : J.-P. Guillaumet, UPR 314 du CNRS).

Dans le cadre de la procédure « Grands Travaux » depuis juillet 1990 une SAEM Nationale du Mont-Beuvray à laquelle participe l'Etat, la Caisse nationale des monuments historiques et des sites (CNMHS). Le Centre national de la recherche scientifique (CNRS), la Caisse des dépôts, les Départements de la Nièvre et de la Saône-et-Loire, le Parc naturel régional du Morvan et le Comité régional au tourisme est chargée au nom de l'Etat de réaliser et de gérer des équipements de recherches et de diffusion.

Qui participe ? Après définition de son programme de travail, chaque chercheur signe une convention. Celle-ci établit les apports de la base Beuvray, du chercheur et de son organisme de tutelle. Le chercheur s'engage naturellement à participer aux actions communes de diffusion. Il accepte aussi que l'ensemble de la documentation réalisée et du mobilier découvert reste sur place. Cet ensemble reste sa propriété intellectuelle pendant cinq ans, et ne peut être consulté et étudié sans son accord dans le lieu qui se charge de la conservation.

Eté comme hiver, l'équipe permanente, sous la direction du coordonnateur, assure la continuité de l'opération.

L'été, l'équipe s'agrandit (de mai à octobre le chantier accueille entre quarante et cent personnes). Cet accroissement correspond à la phase intensive du travail sur le terrain, conditionnée par le temps (en principe) plus clément de la période estivale.

Chaque équipe de fouille a un effectif d'environ quinze personnes et travaille de un à sept mois sur un secteur du site. Elle dispose d'un ensemble de matériel groupé dans deux cabanes sur le chantier, d'un véhicule et d'une salle de travail. Elle se plie aux règles de gestion pour la partie scientifique (classement, archivage, codage), et doit préparer pour la fin de l'année un compte rendu ainsi qu'un projet pour l'année suivante, après avoir étudié le mobilier découvert.

Toute l'année arrivent des collègues français et étrangers, chercheurs ou professeurs intéressés par les résultats déjà acquis et par la façon dont la fouille de ce site, réputée difficile, a été abordée scientifiquement et techniquement.

Viennent aussi des chercheurs spécialisés dans des études spécifiques de structures ou de matériel. Ces chercheurs, qui travaillent souvent sur plusieurs grands sites, consultent la documentation relative aux travaux anciens et aux nouvelles trouvailles et profitent de leur passage pour échanger des informations et confronter leurs expériences. A ces équipes purement archéologiques, il faut ajouter une équipe de chercheurs associés, intitulée « connaissance de l'environnement ». Celle-ci s'efforce de reconstituer l'occupation du sol et les voies de communication autour du Beuvray, de la Préhistoire aux Temps Modernes, ainsi que l'évolution des paysages et de l'agriculture de la région depuis l'époque antique.

Le projet scientifique défini en 1984

Le premier programme de recherche a été conçu sur 10 ans.

Ce premier programme concerne les aspects suivants :

— les modalités des phénomènes d'urbanisation de la Gaule : rôle de la ville fortifiée (l'*oppidum*) dans la cité celtique ; organisation spatiale de la zone habitée (fortifications, maisons, rues et espaces publics, temples, ateliers, marchés, etc.),

---

En haut : *Bassin ovale à la pâture du Couvent, 1er siècle avant notre ère.*

En bas : *Détail de la construction du bassin.*

— la structure de la société gauloise : étude du milieu urbain, de sa caste aristocratique, de son peuple, de ses artisans,

— l'économie de l'oppidum : zones de production artisanale (métallurgie et émaillerie), rapports avec les productions rurales (alimentation, marchés), développement du commerce interne à la cité et des importations,

— les jalons chronologiques : les données de la guerre des Gaules et la fin de l'occupation du site permettent de synchroniser l'archéologie et l'histoire écrite,

— les modalités de la romanisation : de nombreux vestiges d'édifices de type romain sur le site concernent la phase ancienne (avant la conquête) et la phase précoce dans les cinquante ans qui suivent la soumission.

Ce programme qui déborde largement l'archéologie au sens strict vise à reconstituer deux siècles d'histoire. Il inclut à cet effet des recherches pluridisciplinaires sur l'occupation du sol, l'évolution des paysages et de l'agriculture de la région.

Le rempart

Le rempart cerne l'agglomération entre 600 et 700 mètres d'altitude, englobe les 135 hectares de la capitale des Eduens et laisse des faubourgs extérieurs dont la superficie reste encore à évaluer. Sa forme actuelle est celle d'un très fort talus de plusieurs mètres de haut, précédé d'un fossé plus ou moins rempli de terre selon les endroits mais nettement visible ; on peut aisément le suivre sur ses cinq kilomètres de périmètre.

Reconnu par Bulliot en 1868, fouillé très partiellement, on n'en connaissait jusqu'alors que son état « historique », c'est-à-dire celui qui correspondait à la description qu'avait faite César des remparts gaulois : en l'occurrence celui d'Avaricum, dans la Guerre des Gaules : « ...tous les murs gaulois sont faits, en général de la manière suivante. On pose sur le sol, sans interruption sur toute la longueur du mur, des poutres perpendiculaires à sa direction et séparées par des intervalles égaux de deux pieds. On les relie les unes aux autres dans l'œuvre, et on les recouvre d'une grande quantité de terre ; le parement est formé de grosses pierres encastrées dans les intervalles dont nous venons de parler. Ce premier rang solidement établi, on élève par dessus un deuxième rang semblable, en conservant le même intervalle de deux pieds entre les poutres, et de telle sorte qu'elles ne touchent pas celles du rang inférieur, mais que chacune repose sur une pierre qui remplit exactement le vide égal laissé entre chaque poutre. On continue toujours de même jusqu'à ce que le mur ait atteint la hauteur voulue. Ce genre d'ouvrage, avec ses poutres alternées régulièrement, offre un aspect varié qui n'est pas désagréable à l'œil ; il est de plus pratique et parfaitement adapté à la défense des villes, car la pierre le défend du feu et le bois des ravages du bélier, celui-ci ne pouvant ni briser, ni disjoindre une charpente où les pièces qui forment une liaison à l'intérieur ont en général quarante pieds d'un seul tenant ».

Cette description a donné lieu au terme archéologique de « murus gallicus » s'appliquant à tous les murs de ce type et de cette époque. Il en existe un certain nombre en Gaule dont certains sont bien connus et ont été fouillés récemment.

Depuis 1984, les campagnes de fouilles menées à la Porte du Rebout ont permis, non seulement de retrouver le « murus gallicus » mais de découvrir des états antérieurs et postérieurs à celui-ci, que Bulliot n'avait pu voir.

En premier lieu, on trouve une forte palissade plantée dans une tranchée creusée dans la roche et calée par des pierres et de la terre tassée ; le tout est resté suffisamment longtemps en place pour y pourrir, sans pour cela malheureusement nous transmettre le moindre élément permettant une datation. On peut évaluer la hauteur de la palissade à 2 m environ.

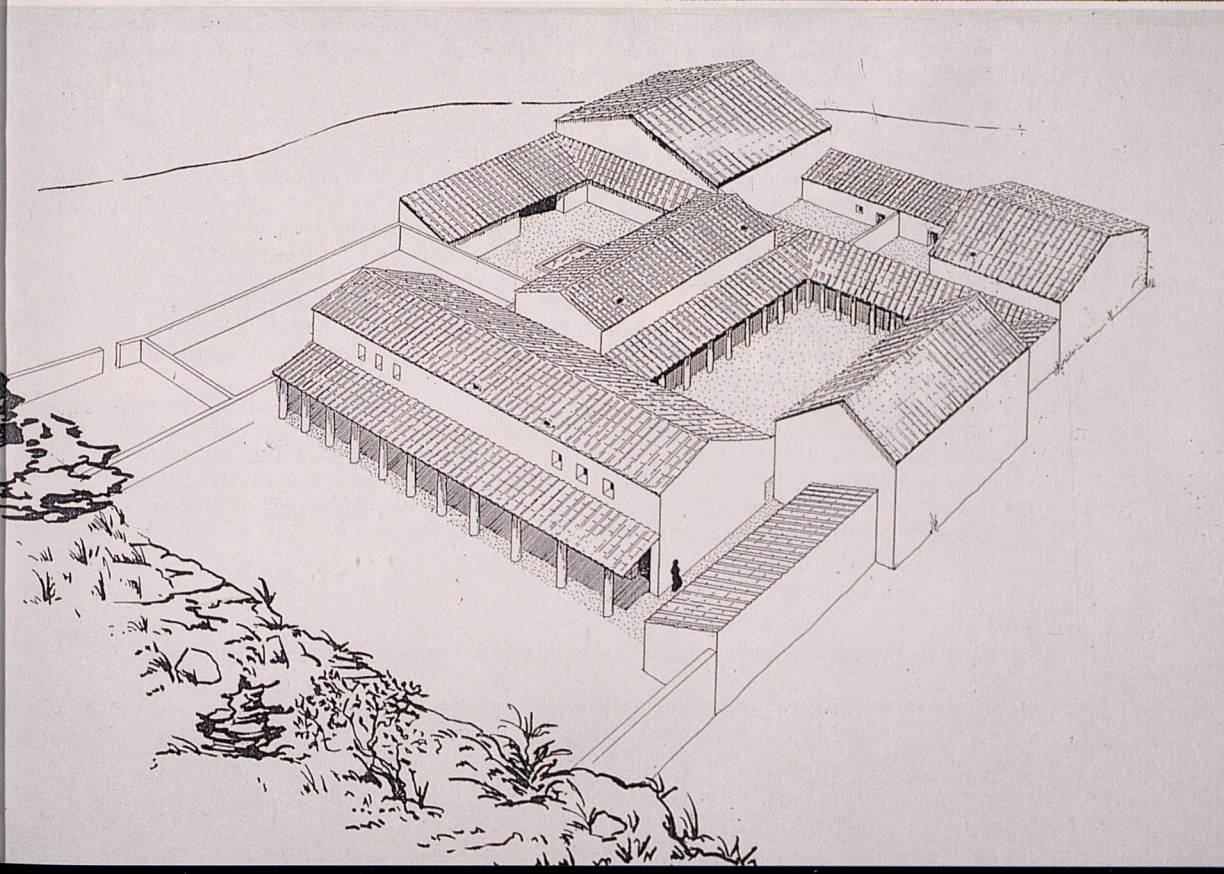
Après l'effondrement de cette palissade et le nivellement de l'ensemble, un premier rempart à façade en pierre est construit.

Vient ensuite le « murus gallicus » lui-même. Construit sur une surface rocheuse aplanie, il pouvait s'élever à quatre ou cinq mètres. Les

---

En haut : *Amphores du Mont-Beuvray provenant du pourtour de la Méditerranée.*

En bas : *Représentation du dernier état de la maison 1 du parc aux Chevaux au début de notre ère.*



poutres transversales sont d'à peu près trois mètres de long, ce sont des troncs bruts d'un diamètre de 15 à 25 cm, espacés de 50 cm ; les poutres longitudinales retrouvées sont placées en rangs successifs décalés, les grands clous de fer qui les assemblaient ont été recueillis en nombre important. Quant aux pierres du parement, elles sont de taille moyenne et grossièrement épanelées sur leur face externe. Cette fortification était vraisemblablement surmontée d'une palissade.

Le fossé qui protège le « murus gallicus » est taillé dans le roc à une profondeur de cinq ou six mètres pour une largeur d'une dizaine de mètres en moyenne.

A quelques centaines de mètres en dessous de cette fortification, dans les pentes du Rebout, on vient de découvrir un autre rempart qui, comme le précédent, se présente sous la forme d'un talus et d'un fossé ; on ne peut encore rien en dire pour l'instant, si ce n'est, que sur d'autres sites de la même époque, on a déjà trouvé des remparts successifs qui enserrent jusqu'à plus de mille hectares.

Ce phénomène correspond à la période de l'apogée de la civilisation des oppida et de l'extension débordante des villes proprement dites.

Enfin, un niveau constitué d'une sorte d'éboulis de pierres qui affleure de place en place au sommet du rempart, montre le dernier état de la fortification ; le bord externe du fossé était renforcé de la même façon, constituant ainsi un rempart double.

A la dernière période d'occupation, le rempart se délabre et des habitations s'installent dessus, voire dans le fossé. De cette période, la fouille met au jour une canalisation faite de panses d'amphores réutilisées et une cave correspondant à un niveau d'occupation supérieur totalement disparu ; cette cave est par la suite comblée vers la fin du 1er siècle avant J.-C.

Les portes

La porte du Rebout, au nord, présente l'aspect caractéristique des portes en tenailles de la fin de l'époque gauloise . De part et d'autre de la voie, le rempart forme deux ailes qui rentrent profondément vers l'intérieur ; le fossé suit le même tracé, à droite comme à gauche. Depuis 1984, les fouilles se poursuivent et le déplacement de la route a permis d'explorer l'aile sud (c'est-à-dire à gauche en montant).

Du parement du mur à l'autre parement, en face, on compte une largeur de presque 20 m ; c'est la plus vaste des portes de cette époque fouillée, jusqu'alors ; les deux ailes sont décalées, celle du sud mesure une vingtaine de mètres, celle du nord c'est-à-dire à droite, à peu près quarante cinq.

Pour ce qui est de la porte à proprement parler, autrement dit de la porte en bois qui doit s'ouvrir et se fermer, on ne dispose jusqu'à présent que d'éléments assez vagues qui ne permettent pas encore d'en préciser sûrement l'emplacement exact ni la forme. Ce secteur a subi beaucoup de destructions, tant par l'érosion naturelle que par les tranchées de Bulliot et la création de la route moderne. Il faudra encore un peu de travail pour proposer une interprétation s'approchant le plus possible de la réalité.

A l'autre extrémité de l'axe Nord-Sud qui traverse l'oppidum, se dressaient « les Grandes Portes » dites encore « Portes de Nevers », dont la tradition populaire disait encore au siècle de Bulliot, qu'on les entendait grincer jusqu'à Nevers.

Ce secteur n'a jamais été fouillé, pas plus que les autres portes qui se situent, l'une un peu en dessous de la chapelle Saint-Martin, une autre approximativement où passe la route actuelle qui redescend, et la dernière sur le chemin de l'Echenaut là où passe le ruisseau. Dans ce cas précis, on doit s'attendre à un secteur très riche en informations puisque, en plus de la porte de l'oppidum, il faudra compter avec les restes du moulin de l'Ecluse, établi là au Moyen-Age.

Après la fouille de la porte du Rebout, il est prévu une reconstitution dans le même lieu du Murus Gallicus. Les premiers essais de cette recherche expérimentale avec les mêmes matériaux et les mêmes techniques débuteront au printemps 1991.

En haut : *Sol en brique cuite formant chevrons, maison 1 du parc aux Chevaux ; 1er siècle avant notre ère.*

En bas : *Le talus de la terrasse, vestige de la fortification enserrant une aire sacrée.*

Les artisans

La Come Chaudron, le Champlain

La fouille des abords de la porte du Rebout nous fournit un exemple de l'artisanat des faubourgs ; devant le rempart, à quelques mètres au-delà du fossé on trouve des traces de bâtiments à trous de poteaux, une cave et un foyer extérieur et, un peu plus loin, un atelier de bronzier. Ce fut sans doute une construction assez légère, d'une cinquantaine de mètres carrés, légèrement excavée ; dans la partie nord se trouvaient les fours à fondre tandis que la partie sud était destinée aux finitions.

Cet atelier est contemporain de la cave située un petit peu au-dessus et probablement aussi du niveau d'habitation dont on a retrouvé la cave dans le « murus gallicus ». Ils ont été utilisés dans le dernier tiers du 1er siècle avant J.-C.

Dans la Come Chaudron et le Champlain, les fouilles anciennes ont montré l'existence d'un quartier artisanal spécialisé dans le travail des métaux. Les trouvailles sont éloquentes : fours à minerai, outils de forgeron, matériel de bronzier, d'émailleur et d'orfèvre.

Les artisans du métal réalisent des produits très divers extrêmement élaborés et demandant une très grande maîtrise technique. La plupart des outils à main que nous utilisons encore aujourd'hui ont été mis au point d'une manière quasi définitive par ces ouvriers gaulois ; les exemples sont innombrables, il suffira de citer les marteaux, les faux et faucilles, les pinces diverses et particulièrement celles de forgeron, les couteaux, poinçons, serpes, houes, cognées, etc...

Le bronzier recevait son métal déjà épuré et formé en lingots ; à lui ensuite de doser les proportions des métaux pour obtenir un bronze de bonne qualité et d'une couleur proche de celle de l'or. Il produit toutes sortes d'objets utilitaires ainsi que des bijoux, des fibules, des torques, des bracelets... non seulement en bronze mais aussi en or et en argent car il est également orfèvre.

Beaucoup d'objets courants sont fabriqués en grande quantité selon la technique de la cire perdue dans des moules groupant plusieurs pièces ; ils sont ensuite travaillés et décorés un à un, ou s'ils présentent des défauts mis au rebut pour faire l'objet d'une nouvelle coulée. On retrouve quelquefois en fouille de ces objets en cours de fabrication qui sont précieux pour l'archéologue car ils lui permettent de comprendre et de reconstituer les processus de fabrication.

Certains objets (pièces de harnachement, clous décorés de stries, rivets, etc.) sont ensuite recouverts de ce bel émail rouge sang qu'affectionnent particulièrement les Gaulois — pas seulement sans doute pour des raisons purement esthétiques mais aussi vraisemblablement prophylactiques — et qui ont fait la renommée de leurs émailleurs dans le monde antique. « Ces couleurs, les barbares voisins de l'océan savent dit-on les verser sur du cuivre incandescent où elles se fixent ensemble, prennent la consistance de la pierre et conservent les figures qu'on y a dessinées » (Philostrate de Lemnos).

Des creusets à émailler, des petits blocs d'émaux préparés, des déchets, des tas à polir afin de faire ressortir le dessin préalablement ciselé dans le métal, des outils, des traces de foyer témoignent de cette activité hautement spécialisée que maîtrisaient parfaitement les artisans de Bibracte.

On pourrait parler de la même façon des artisans chaudronniers ; ils créent des pièces dont l'épaisseur de la tôle de bronze est de plus ou moins 1/2 mm (chaudrons, bassins, seaux, casques, décors de coffres, foureaux d'épées, etc.). Ils procèdent par martelage successifs, à chaud, à l'aide d'un marteau à panne arrondie puis d'un maillet ; lorsqu'il s'agit de bassins ou de chaudrons, les panses ébauchées sont empilées les unes dans les autres, séparées par une mince couche de glaise, puis battues et rebattues jusqu'à ce qu'elles aient atteint leur taille définitive. On ne peut passer en revue toutes les formes d'artisanat florissant à Bibracte, mais en traversant ces quartiers de la Come Chaudron et du Champlain, il faut, pour le moins, laisser courir un peu son imagination en pensant aussi aux verriers et aux potiers, aux charrons, tonneliers ou sabotiers et à tous

---

La chapelle et la croix de Saint-Martin sur la Chaume ; XIXe siècle.

les commerçants qui devaient tenir boutique le long des rues.

Bulliot et Déchelette ont trouvé des maisons de différentes factures ; les unes de torchis et de bois, les autres avec un soubassement de pierres ou encore entièrement maçonnées. Elles pouvaient être couvertes de chaume, de bardeaux ou de tuiles.

On espère, avoir bientôt plus de connaissances sur ces rues, ces îlots, ces maisons. C'est le but des fouilles qui se déroulent actuellement au lieu dit « la pâture du Couvent », appellation liée, bien sûr, à l'occupation plus récente d'une partie de cette zone par le couvent médiéval des Cordeliers.

La pâture du couvent

Ce secteur de fouilles est extraordinairement complexe ; il se situe vraisemblablement à la fin du quartier artisanal de la Come-Chaudron et un peu avant un vaste quartier résidentiel dont le plus beau fleuron connu actuel est la PC1 — soit maison n° 1 du Parc aux Chevaux — découverte par Bulliot.

Les travaux effectués jusqu'à présent ont permis de reconnaître, plusieurs phases d'occupation de l'époque gauloise dans cette zone d'habitation ; les fouilles précédentes de Déchelette ont quelque peu malmené les stratigraphies mais plus encore les importants travaux d'aplanissement menés par les Pères Cordeliers.

Toute cette zone a livré des matériaux et des structures très divers : caves maçonnées, maisons à soubassement de pierres surmonté d'une élévation en torchis, traces de foyers de combustion intense, scories de fer, charbons de bois, fosse pleine de clous, fragments de céramique, etc.

On est déjà sûr d'avoir trouvé la voie principale, qui vient de la porte du Rebout et se dirige vers les Grandes Portes : trouvaille extraordinaire, cette voie empierrée de douze mètres de large est partagée en son centre par un bassin monumental de près de onze mètres de long.

Il présente une forme très élaborée d'ellipse dont la longueur est exactement égale au triple de la largeur. Quatre assises de granite rose taillé sont encore en place et les quelques blocs tombés au fond du bassin permettent d'imaginer sans équivoque qu'il se terminait par deux rangs supplémentaires et atteignait une hauteur précisément égale à la moitié de sa largeur. La partie inférieure est creusée dans le roc, l'ensemble est soigneusement étanchéifié par de l'argile et se raccorde à une canalisation souterraine. Une couche archéologique permet d'évaluer le moment de son abandon à la fin du 1er siècle av. J.-C.

Il reste maintenant à comprendre comment s'organisait le tissu urbain autour de cet axe sur lequel débouchaient des rues, à mettre en relation ce réseau avec la série de caves et de maisons mises au jour et enfin à trouver quel était l'usage du bassin.

La fouille de ce secteur est reliée à celle du Couvent qui lui est contiguë.

Le couvent

Un petit couvent de Cordeliers est fondé, fort probablement au XIVe siècle, par les barons de la Roche-Millay ; il dépend alors du prieuré de Saint-Symphorien d'Autun. Les moines y vivent de dons et d'aumônes et assurent le service de la chapelle.

Ravagé par un incendie en 1538, il sera restauré puis à nouveau dévasté vers les années 1570, par une armée de calvinistes acharnés. On rebâtira encore le monastère et une poignée de moines maintiendront la survie de leur communauté pendant tout le XVIIe siècle ; plusieurs

---

Parements et empreintes des poutres du Murus Gallicus à la porte du Rebout.

baptêmes célébrés par des Cordeliers du Beuvray sont mentionnés sur les registres paroissiaux des alentours, attestant la persistance de l'activité du moutier, de même que la cloche datée de 1634, trouvée dans les ruines, au siècle dernier, et conservée actuellement au Musée Rolin.

Enfin, au début du XVIIIe siècle, les quelques religieux restants sont intégrés au couvent d'Autun et, en 1837, on vend « l'antique place où était bâti le couvent des pères cordeliers sur la montagne du Beuvray ».

La fouille doit permettre en premier lieu d'étudier cet établissement monastique rural dans son ensemble et son évolution au cours des siècles ; en second lieu, de faire la part entre les structures antiques et les structures postérieures qui les recouvrent, les traversent, ou peut-être les réutilisent partiellement.

Les travaux sont en cours et ont permis de reconnaître différentes phases d'occupation ; d'ores et déjà, les restes de la chapelle sont visibles, ainsi que des bâtiments conventuels dont certains présentent de belles élévations de 2 mètres de haut.

Quartiers résidentiels

Maison 1 du Parc aux Chevaux (PC 1)

Au cœur de l'oppidum, dans une zone de faible pente bien exposée, s'étend le quartier résidentiel. Bulliot y a fouillé plusieurs maisons qui s'avèrent toutes construites à la façon romaine couvertes de tuiles avec des murs de pierres taillées, liées au mortier de chaux. Elles semblent contemporaines de la fin du 1er siècle av. J.-C.

Ce secteur vraisemblablement réservé à l'aristocratie éduenne (mais peut-être aussi à de riches commerçants) est le symbole de la romanisation précoce des Eduens.

Parmi ces maisons de taille imposante, une est particulièrement remarquable, c'est la fameuse PC 1. Trouvée par Garenne et d'Aboville, fouillée par Bulliot et quelque peu par Déchelette, elle sert de « base » à Bulliot qui y construit son « hôtel des Gaules ». Comme dans les maisons romaines, le plan est organisé de façon tout à fait classique autour d'un atrium et d'un péristyle puis d'un jardin. La surface en est considérable : 3 800 mètres carrés, le mur le plus long mesure 70 mètres.

Il était fondamental de reprendre cette fouille pour établir des éléments stratigraphiques indispensables et d'en étendre la surface pour savoir dans quel tissu urbain elle s'insérait.

La surprise fut de trouver non pas seulement la maison telle que l'avait décrite Bulliot, mais encore quatre étants antérieurs.

Le dernier état est celui de la PC 1 proprement dite, datant de l'époque augustéenne précoce (— 25, — 20) ou, au plus tard, des dernières années avant l'abandon de l'oppidum. Il présente toutes les caractéristiques de la construction romaine : murs maçonnés, tuiles, dallages, enduits peints, hypocauste, etc... A l'extérieur de la maison, tout contre un mur, un bassin de pierre rectangulaire fait penser au grand bassin de la Pâture du Couvent ; le long d'un autre mur, on trouve une voie faite de petits cailloux damés, mesurant au moins douze mètres de large.

L'état précédent, antérieur d'une vingtaine d'années, révèle des murs maçonnés, des sols en place dont un en « opus spicatum », fait de briquettes posées sur champ formant un dessin d'épis successifs ; un four domestique également, a été mis au jour, dont la sole en argile porte encore la colonnette centrale qui maintenait la voûte.

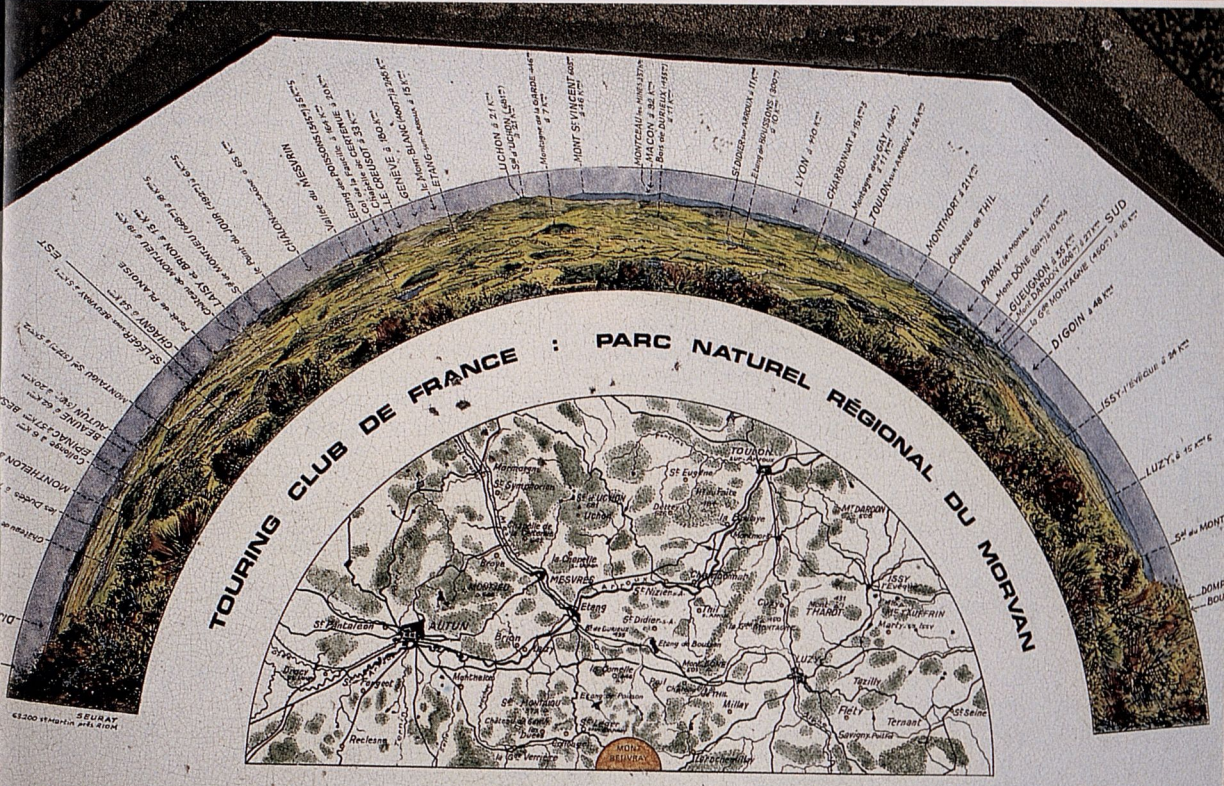
Un troisième état, difficile encore à dater actuellement présente des niveaux de circulation, des trous de poteaux, des traces de cloison et des vestiges d'enduit de chaux.

Deux états inférieurs restent encore à étudier plus avant.

Le tissu urbain de tout ce secteur reste encore à définir, de même qu'il faudra définir les relations entre les niveaux d'habitation et les niveaux de voirie antérieurs.

En haut : *Hêtres pliés pour former les haies appelés « queules », vestiges de limites de parcelles anciennes, quelquefois antiques.*

En bas : *Table d'orientation en haut du Mont.*



1978 **MONT BEUVRAY** 1978

ALTITUDE 807 M

La fontaine Saint-Pierre

Non loin de la PC 1, un peu en contre bas de la route de descente, se trouve la Fontaine Saint-Pierre. Au siècle dernier, le vicomte d'Aboville décide de reconstruire et d'aménager dignement cette fontaine qui est encore le cadre de quelques pieuses pratiques bien proches du paganisme de nos ancêtres.

Après avoir reconnu les niveaux bouleversés par les travaux de d'Aboville, la fouille a dégagé, tout près de la fontaine actuelle, les restes d'une petite construction en bois de l'époque médiévale ; les études dendochronologiques datent les pièces de bois du milieu du XIVe siècle, sans doute au moment de la fondation du Couvent des Cordeliers.

Des structures beaucoup plus vastes sont ensuite apparues ; nous voyons maintenant une construction rectangulaire d'environ 10 m de large sur 19 m de long au moins. Ces murs maçonnés sont recoupés à l'intérieur par d'autres murs, formant une série de pièces. Il n'est pas extravagant d'imaginer là une fontaine lavoir à plusieurs bassins destinée à différents usages. Deux structures en bois, argile et pierres ont été également dégagées ; les bois sont admirablement conservés, et portent encore des traces d'outils. Leur datation précise est aujourd'hui très malaisée mais pourrait se situer à l'époque gauloise ou gallo-romaine, peut-être même avant.

La terrasse

Cette surface d'un hectare, pratiquement carrée, est délimitée par un talus et un fossé encore nettement visibles sur trois côtés. Abritée de hêtres pittoresques qui ne sont pas pour rien dans son attrait, elle a longtemps excité les imaginations ; on y a vu le camp de César ou celui de Marc-Antoine, on y a rêvé d'arbres millénaires qui auraient connu Vercingétorix. La vérité est que, aujourd'hui encore, et malgré les fouilles et les prospections, partielles il est vrai, la réalité nous échappe ; on ne peut l'approcher qu'en travaillant sur des comparaisons avec des structures semblables dont la fouillea donné des résultats plus riches et plus positifs, sur d'autres sites.

Les « enceintes carrées » commencent en effet à être assez bien connues. Il s'agit de sanctuaires typiquement celtiques, à ciel ouvert, entourés de talus, de palissades et de fossés en nombre variable. C'est le lieu sacré par excellence, sans doute réservé aux druides, où se déroulent en plein air les rites du culte, processions sans doute, expositions des guerriers morts peut-être, sacrifices incontestablement. Dans certains de ces sanctuaires, on a trouvé des puits à offrandes, des restes d'animaux sacrifiés avec les couteaux à sacrifice, des armes, dans un autre des statues, et même quelquefois des bâtiments assez simples. Dans d'autres encore, rien du tout. Ceci dit, une chose est certaine, ce qui domine dans ces enceintes, c'est le vide ; comme si l'espace sacré clos était la chose la plus importante. Reste à savoir à qui est destiné ici cet espace : aux vivants pour un usage politique, aux morts, aux dieux ?

Compte tenu des possibles bouleversements postérieurs à l'utilisation du sanctuaire, compte tenu de la présence des hêtres, patrimoine naturel et romantique du Beuvray que l'on se doit de sauvegarder, compte tenu des dégradations faites par les racines, il est facile à comprendre que la fouille d'un tel secteur ne soit pas simple.

Néanmoins, un certain nombre d'éléments positifs ont pu être acquis ; côté ouest en suivant la pente du talus, on rencontre successivement : un premier talus vraisemblablement surmonté d'une palissade, puis un fossé suivi de trois rangées de palissade et enfin, en contrebas, un chemin bordé à l'extérieur d'une autre palissade.

L'ensemble cependant donne moins l'impression d'une fortification réelle, telle qu'on l'observe dans les remparts, que d'une séparation symbolique, mais radicale, entre deux mondes.

Le matériel recueilli est infiniment restreint, néanmoins la présence de deux vases de l'époque augustéenne, écrasés en place dans le fond d'un fossé, permet d'affirmer que celui-ci était encore ouvert à la fin du 1er siècle avant J.-C.

A proximité immédiate de cet ensemble, mais non pas dessus, se dressera le temple gallo-romain.

La fouille de la porte du Rebout en 1990.

La chapelle

La petite chapelle que nous voyons aujourd'hui a été construite à la fin du XIXe siècle, juste à l'emplacement d'un certain nombre de bâtiments qui se sont succédés au fil de l'histoire.

Un peu avant la construction de cette chapelle, Bulliot fouille soigneusement les lieux et découvre les fondations d'un temple gallo-romain qu'il estime dédié à la déesse Bibracte.

Epineux problème que celui de la déesse Bibracte, qui peut se résumer en une série de questions :

— La plaque de bronze gravée « deae bibracti... », trouvée au XVIIe siècle à Autun est-elle un faux destiné à prouver que Bibracte était bien Autun (ainsi que la majorité des gens le pensait à cette époque ?) ou bien est-elle une dédicace authentique apportée dans les bagages d'un habitant de Bibracte s'installant à Autun ? Dans cette hypothèse, Bibracte est-il le nom d'une ville divinisée, comme Rome ? Ou bien le nom d'une divinité dont le lieu de culte serait à l'origine de la ville ?

— Que faut-il penser de la réalité de ces inscriptions en pierres, trouvées au début du XVIIIe siècle et aujourd'hui disparues, qui portaient, paraît-il, une dédicace à « deae bibracti ? »

La bataille entre érudits est ouverte depuis trois siècles, nous nous garderons bien de trancher...

La reprise des fouilles en 1984 a montré la justesse des plans de Bulliot mais a permis également de corriger des erreurs d'interprétation et d'aller beaucoup plus loin dans la compréhension de cet ensemble. On peut distinguer d'abord, un premier sanctuaire, le « fanum » gallo-romain, il présente un plan tout à fait classique centré sur une « cella » de 10 m sur 9 ; une galerie aux colonnes de granite et de briques, faisant le tour de la « cella » porte les dimensions du bâtiment à 15 m sur 14.

Le peu de matériel recueilli n'est que le reste des fouilles de Bulliot et ne permet qu'une approximation chronologique assez vague : entre le 1er siècle et le IIIe siècle après J.-C.

Quelques siècles plus tard, dans le Haut-Moyen Age, on réutilise la « cella » du temple pour en faire une église, on lui adjoint un chœur, une abside et un porche d'entrée ; la nef mesure alors 17 m sur 10, le chœur, 7 m de large.

Cette église du VIIe ou du VIIIe siècle était certainement déjà dédiée à saint Martin.

Au XIIIe siècle, on arase l'église, ou ce qu'il en reste, pour en reconstruire une nouvelle à l'aide des matériaux récupérés ; malheureusement, deux siècles plus tard, au moment des guerres de religion, l'édifice va, de nouveau, se retrouver ruiné.

Au XVIIe siècle, un modeste oratoire est implanté à la même place ; il subsistera jusqu'au début du XVIIIe siècle. Un texte de 1725 le mentionne alors comme totalement délabré.

En 1851, le Congrès archéologique de Nevers vote une souscription pour ériger une croix monumentale à la place de l'ancienne croix de bois marquant l'emplacement de la chapelle ; c'est celle qui est sous nos yeux aujourd'hui.

Enfin, en 1873, l'édifice actuel est fondé sur l'emplacement du chœur de l'église carolingienne, mettant un terme aux avatars de l'antique sanctuaire.

Documents du Centre archéologique européen du Mont-Beuvray.

En première de couverture : *La pierre de la Wivre, reste de carrière devenu pierre légendaire. La Wivre est un serpent fabuleux qui détient un trésor.*

En quatrième de couverture : *Dessin réalisé au XIXe siècle par un artiste autunois à la demande de J. G. Bulliot d'un chenet en terre cuite à tête de bélier.*

© 1991- Edilarge S.A. - Editions OUEST-FRANCE, 13 rue du Breil, Rennes
© 1991 - Caisse Nationale des Monuments Historiques et des Sites - 62 rue Saint-Antoine 75004 Paris.
I.S.B.N. 2.7373.0935.2 - Dépôt légal : mai 1991 - 2254.01.05.05.91
Imprimerie Raynard, La Guerche-de-Bretagne

ISBN : 2.7373.0935.2